

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Antiquités de l'Alsace ou châteaux, églises et autres monumens des départemens du Haut- et du Bas-Rhin

Dépt. du Haut-Rhin

Golbéry, Marie Philippe Aimé

Mulhouse, 1828

Mulhouse, Illzach, Ensisheim

[urn:nbn:de:bsz:31-341674](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-341674)

MULHOUSE, ILLZACH, ENSISHEIM.

Mulhouse est nommée, pour la première fois, dans la charte de fondation de l'abbaye de Saint-Étienne à Strasbourg; le duc Adelbert lui donne le nom de *Mulenhousen*; elle est ensuite citée dans la charte de Louis le débonnaire, relative à l'abbaye de Masvaux. Les plus anciennes mentions que nous en ayons sont donc du 8.^e et du 9.^e siècle.

Après un long oubli, on y voit tout à coup élire l'empereur Philippe, le concurrent d'Othon, qui, après avoir battu son compétiteur, y résida quelque temps. Cependant l'évêché de Strasbourg prétendait réunir Mulhouse au Mundat. Il profita de l'excommunication fulminée contre Frédéric II : des arbitres furent nommés et la lui adjugèrent; mais les parties litigantes transigèrent, et Frédéric, en sa qualité de duc d'Alsace, conserva l'advocatie. Bientôt cette ville se ligua avec Ulrich de Ferrette contre l'évêque de Strasbourg, eut part à sa défaite à Blodelsheim, et se remit de nouveau en campagne avec lui. Elle fut enfin cédée à l'empereur, jusqu'à ce que, sur une nouvelle excommunication, l'évêque Henri de Stahleck en reprit possession au nom de Guillaume de Hollande. Walther de Géroldseck essaya de garder cette conquête; mais Rodolphe de Habsbourg la lui arracha les armes à la main. Mulhouse n'était encore entourée que d'un simple mur et d'un fossé, qui étaient dus à la sage administration du célèbre Wœlfelin. La ville subit diverses vicissitudes de souveraineté : les évêques de Bâle et de Strasbourg vinrent l'assiéger dans les guerres qu'ils firent tous deux à Rodolphe, auquel ils venaient de prendre Blodelsheim, alors fortifié, et la tour d'Ottmarsheim, qui sans doute était le château de ce nom. La courageuse résistance des habitans les contraignit de lever le siège au bout de six jours. Rodolphe réunit définitivement Mulhouse à l'Empire; puis, par une transaction datée de 1308, les évêques renoncèrent à tout droit en faveur de Henri VII.

Dès l'année 1268 on trouve Mulhouse qualifiée de ville de l'Empire. Rodolphe de Habsbourg, Adolphe de Nassau, Albert d'Autriche, Henri VII, Frédéric d'Autriche, Louis de Bavière et Charles IV, lui accordèrent à l'envi des privilèges. Parmi ceux qu'elle tenait d'Adolphe de Nassau, on en cite un assez singulier : un bourgeois accusé de meurtre ne pouvait être arrêté dans sa maison; sur sa demande on établissait dans la rue un tribunal auquel il répondait de sa fenêtre, et s'il était déclaré coupable, on lui donnait le temps d'arranger ses affaires et la faculté de sortir, en prenant simplement la précaution de se garantir des vengeances particulières. Le meurtrier étranger trouvait asile et protection, pourvu qu'il jurât qu'il n'y avait eu de sa part aucune volonté préméditée.

Dans le cours du 14.^e siècle, Pierre de Régisheim, citoyen de cette ville, se prit de querelle avec elle; il arma plusieurs nobles : on se livrait mutuellement à des pillages et à des hostilités, lorsqu'Albert le boiteux se déclara contre Mulhouse, qui fut prise et fort maltraitée. Cette ville eut une part très-fâcheuse aux excès commis dans ce siècle contre les juifs accusés d'avoir empoisonné les puits

et propagé la peste. On sait trop que les empereurs Louis de Bavière et Charles IV eurent la faiblesse ou la cruauté de s'associer à ces actes de barbarie et de les récompenser. Il est étonnant de voir, dans ce temps-là, Mulhouse en guerre avec Neufchâteau en Lorraine : les hostilités se bornèrent à l'enlèvement de quelques marchands. De 1330 à 1374 un grand nombre de traités firent entrer cette cité dans la ligue des dix villes impériales, et ce fut principalement sous Charles IV que l'on songea à mieux la fortifier. Un loup ayant traversé les fossés sur la glace et franchi la muraille, on conçut la nécessité de l'élever. Ce fut en 1395 que les fortifications reçurent leur complément, et l'on voyait encore en 1798 une galerie couverte au haut des murs : les tours des portes furent démolies en 1811.

Cependant il s'élevait de nombreux différends entre la bourgeoisie et la noblesse. Il est impossible d'en rendre compte ici : ce fut vers le milieu du 15.^e siècle, après l'expédition du Dauphin de France, que ces troubles prirent un caractère plus grave. Accusée d'avoir favorisé les Armagnacs, la noblesse fut bannie : il n'y eut d'exception que pour ceux qui se faisaient inscrire dans les tribus. Les Mulhousiens s'étaient vaillamment défendus contre Louis XI; ils avaient mis le feu à leur propre faubourg; ils avaient pris et défendu le château d'Illzach; enfin, leur ville avait été l'objet d'un triple assaut. Nous passerons sous silence les guerres avec les comtes de Vergy, avec le chevalier Walterer, avec le comte de la Petite-Pierre et d'autres, toutes antérieures à l'arrivée des Armagnacs. Toutefois il ne faut pas oublier le siège du château de Freundstein, fait par les Mulhousiens en 1441. Jean Zerhein leur avait pris deux bouchers à Battenheim et les avait renfermés dans ce château : il fut contraint de les leur rendre sans rançon.

Les discordes civiles eurent des suites graves : le bourgmestre Wagner, exilé comme les nobles, fit tant que la ville fut citée au tribunal secret (*Vehmgericht*). C'était contre ses privilèges. Aussi la régence de Rothweil mit-elle les juges au ban de l'Empire. Bâle et le comte de Morimont, landvogt d'Alsace, firent de vains efforts pour apaiser ces querelles; il fallut un congrès à Schlestadt : le duc Albert d'Autriche, l'électeur palatin Frédéric et l'évêque de Strasbourg. Mulhouse était si fatiguée, qu'elle consentit enfin à une transaction : elle eut lieu en 1465, et les partisans de Wagner purent revenir. Nous avons déjà parlé, à l'article *Égisheim*, du meunier Hermann Klée, et selon les manuscrits de Specklin, nous avons attribué à un cours d'eau la difficulté qu'il eut avec les magistrats. Il ne sera pas inutile de rapporter ce fait tel qu'il est consigné dans l'histoire de Mulhouse. Ce garçon meunier demandait six oboles à ses maîtres, qui ne voulaient lui en donner que quatre; le bourgmestre apporta de la négligence ou de la mauvaise volonté à lui rendre justice, et Hermann Klée vendit son droit à Pierre de Régisheim, qui, sans déclaration préalable, enleva douze bourgeois et fit beaucoup de mal à la ville. Ce fut alors que Mulhouse, qui, en général, recevait peu de secours de nos villes impériales, se ligua avec Berne et Soleure pour vingt-cinq ans. Cependant les villes impériales ne restèrent pas dans l'inaction. Nous avons vu comment *Égisheim* fut pris par Pierre Stutzel. L'auteur de la guerre des six oboles (*Sechs-*

Plappert-Krieg) fut passé au fil de l'épée avec trois de ses alliés. Bientôt, le duc Sigismond étant venu, la paix fut conclue avec une grande solennité. Pierre de Régisheim paya le dommage. Cependant un misérable, appelé Kiefer, devint le nouvel instrument dont les nobles se servirent contre Mulhouse : il se prétendit calomnié et déclara la guerre non-seulement à cette ville, mais encore à Zurich, à Berne, à Lucerne et à Soleure. Les ennemis des Mulhousiens imitaient ironiquement le cri des vaches, comme pour se moquer de leur alliance avec les Suisses. La ville fut assiégée et serrée de près; Illzach et Modenheim furent réduits en cendres; en vain l'évêque de Bâle vint au camp. Fribourg, Brisach et Neubourg s'étant aussi déclarées ennemies, Mulhouse rompit avec la maison d'Autriche. Le siège fut marqué par de nombreuses sorties; les Suisses envoyèrent des secours, et, contrairement au droit des gens, on fit noyer au camp leur messenger qui venait déclarer la guerre. Alors Berne, Soleure et Fribourg firent porter leurs défis par des courriers qui les présentèrent au bout de trois lances. Bientôt il y eut quatorze mille hommes en Alsace; ils allèrent présenter la bataille dans l'Ochsenfeld. Le château de Hirtzenstein, ainsi que nous l'avons déjà rapporté, fut brûlé dans cette occasion.

Charles le téméraire tenta un coup de main qui, sans une inondation de l'Ill, aurait infailliblement réussi. Son gouverneur, et plus tard l'empereur Maximilien lui-même, firent de vains efforts pour déterminer Mulhouse à rompre avec les Suisses. L'alliance devint de plus en plus étroite, et le 19 Janvier 1515 la ville entra en ligue avec les cantons. Cette alliance avec les Suisses fut souvent renouvelée. Toutefois elle fut plusieurs fois sur le point de se dissoudre en ce qui concernait les Suisses catholiques. Les opinions des réformateurs ayant prévalu à Mulhouse, des particuliers, irrités d'avoir perdu un procès, se firent catholiques pour trouver un appui dans les cantons restés dans cette religion. Ce projet leur réussit: il y eut au 16.^e siècle une suite d'intrigues et de soulèvements de la bourgeoisie contre les magistrats. Ces scènes de désordres offrent des traits admirables de fermeté et de courage: les choses en vinrent au point qu'il fallut le secours des cantons protestans. Le 14 Juin 1587 leurs troupes, cantonnées à Illzach, s'emparèrent de Mulhouse par surprise nocturne, non sans qu'il y eut beaucoup de sang répandu. L'année suivante la faction contraire, toujours d'accord avec les cantons catholiques, se saisit à son tour de la ville, et sans les mâles conseils d'une femme, Anne Melker, c'en était fait de la chose publique: on attaqua vigoureusement les rebelles, qui furent tous désarmés. Ces faits furent suivis d'un grand nombre d'exécutions sanglantes. La maison d'Autriche s'en mêla; elle prétendit que Mulhouse n'avait pu valablement se détacher de la ligue des dix villes; mais la France intervint en sa faveur. Les mouvemens violens du 17.^e siècle n'épargnèrent pas les environs de Mulhouse: plusieurs armées passèrent près d'elle ou dans ses murs. On y vit le duc de Rohan, le duc de Lorraine, le général Mercy, le duc de Saxe-Weimar et Turenne. Les députés de Mulhouse assistèrent à l'installation du conseil souverain à Ensisheim, et leur rang fut fixé immédiatement après celui des députés de Strasbourg. Mul-

house est, depuis que sa réunion à la France a été prononcée, l'une de ses places de commerce les plus importantes. Un commis, Schmaltzer, étant à Bar-le-duc, résolut, en 1745, de transporter dans sa patrie l'industrie des fabriques d'indiennes; Samuel Kœchlin fournit des fonds, et le peintre Henri Dollfuss son habileté. On composerait facilement plusieurs volumes sur l'accroissement et sur la prospérité du commerce de Mulhouse, et la seule nomenclature de ses fabricans remplirait une partie notable de l'Almanach du commerce : elle serait entièrement déplacée en ce lieu. Qu'il nous suffise de dire que les fabriques les plus importantes, les procédés les plus habiles, appartiennent encore de nos jours aux établissemens de MM. Kœchlin, descendans du premier fondateur. Le développement de l'industrie a été favorisé beaucoup à Mulhouse et dans tout le département par les écrits et les exemples de M. Jean-Michel Hausmann, auquel on doit aussi les manufactures du Logelbach. Cet honorable et savant citoyen est mort à Strasbourg en 1824.

L'église de Mulhouse est dédiée à S. Étienne; elle appartient à différens styles, à différentes époques. Le chœur seul offre quelques beautés dans la disposition des arceaux : il est de la fin du 14.^e siècle, tandis que les bas-côtés de la nef semblent appartenir au 15.^e Les vitraux peints du chœur fourniraient à eux seuls matière à une dissertation. En général, l'édifice semble avoir été rehaussé. Je suis disposé à croire que l'église primitive était du 11.^e siècle et datait des premiers accroissemens de la population; car on voit dans la demeure du sacristain, qui est adossée à l'église, une corniche ornée de festons et de billettes, absolument semblables aux ornemens qui décorent l'église de Pfaffenheim.

Mulhouse réclame le troubadour Wachsmuoth et forme quelques prétentions sur le poète Gliers ou Montjoie, parce que l'illustre famille de ce nom avait une maison dans son enceinte. Un célèbre astronome, Jean-Henri Lambert, a vu le jour à Mulhouse. On estime beaucoup ses lettres cosmologiques et son traité des comètes. Né de parens pauvres, il ne dut son éducation qu'à lui-même, s'éleva aux mathématiques transcendantes et mourut à Berlin en 1777. Plusieurs hommes instruits se sont occupés de l'histoire de leur ville natale : une chronique a été rédigée par Furstenberger, mort en 1732. On possédait auparavant un ouvrage de Petri, qui suivait jusqu'en 1617 le cours des événemens; M. Matthieu Mieg a publié deux volumes in-4.^o sur sa patrie. MM. Henri Reber et Josué Hofer ont aussi donné quelques mémoires. Enfin, M. le pasteur Graff a rédigé une excellente histoire de cette ville : nous y renvoyons ceux qui demandent sur Mulhouse autre chose que des indications rapides.

L'image du vieux château d'Illzach est sculptée sur une tombe de l'église de Mulhouse, dans une chapelle qui servait de sépulture à ses seigneurs, qui étaient citoyens de cette république. Les Balois firent, en 1355, le siège du château; il paraît avoir été très-fort : un double fossé entourait ses murailles. Le village fut vendu en 1437 par les comtes de Wurtemberg à la ville, qui acquit en même temps Modenheim; mais le château, fief de la maison d'Autriche, fut conféré pour moitié aux Ribeaupierre, tandis que l'autre moitié passa aux Haus, aux Geil de Geilsperg, puis

aux Hohenfürst. Après ceux-ci, et en 1616, vint Christophe de Streit, qui le vendit en la même année à Pierre de Landenberg. Quand les Mulhousiens le prirent pour s'y défendre contre les Armagnacs, aucune de ces transmissions n'avait encore eu lieu, le château était encore entre les mains de Guillaume de Berwarten, qui tenait pour le Dauphin. Plus tard, George Knittel en étant le possesseur et pillant le village, les Mulhousiens tentèrent vainement l'assaut. Il y a cinquante ans environ que des médailles romaines furent trouvées au château, et qu'entre ce village et Kingersheim on découvrit des fondations de murailles. Illzach fut constamment désolé d'incendies et de pillages.

Ensisheim, aujourd'hui simple chef-lieu de canton, a passé long-temps pour la capitale de la haute Alsace, tandis qu'en effet ce n'était que celle des possessions autrichiennes. Au 15.^e siècle on y établit une régence dont la juridiction fut étendue sur le Brisgau et sur les villes forestières. Il paraît, d'après une charte découverte par Schœpflin, que ce fut antérieurement à la prise de possession du duc de Bourgogne : sous son gouvernement, les appels furent portés à Malines. La régence fit place dans la suite au conseil souverain d'Alsace.

Une charte de 768 cite une *villa* nommée Enghishain. Le seigneur Sigefroi la transmet à son fils Altmann ; puis, au siècle suivant, on lit *Ensigesheim* dans la charte de Louis le débonnaire pour l'abbaye de Masvaux. En 1052, Henri III, faisant une donation à un certain Richard, attaché à l'église de Bâle, le gratifie d'un *prædium* situé *in villa Ensiheshaim, in pago Alsatia et in comitatu Cunonis comitis*, dans le canton d'Alsace et dans le comté du comte Cunon ; ce qui, selon la remarque de Schœpflin, équivaut à la désignation de landgraviat supérieur, et met Ensisheim en dehors de la limite septentrionale du Sundgau. La première fois que la qualification de ville est donnée à Ensisheim, c'est quand Albert d'Autriche y vient demander du secours pour son père qui combattait alors contre Ottocaire. Il y avait autrefois un château appelé Kœnigsbourg. C'est aux Habsbourg, sans doute, qu'il convient d'en attribuer la construction ; car ces seigneurs y résidaient souvent. Ils avaient promis formellement de ne jamais engager ni aliéner la ville ; ce qui n'empêcha pas qu'elle ne fût comprise dans la cession faite au duc de Bourgogne : aussi ses habitans furent-ils les premiers à donner le signal de l'insurrection contre son autorité.

En 1492, le 7 Novembre, une pierre énorme, que l'on conserve encore, vint s'abîmer dans un trou profond creusé par le seul effet de sa chute, qui fut précédée d'un coup de tonnerre. Elle pesait environ deux cent quatre-vingts livres. Les plus célèbres chimistes en ont fait l'analyse, et l'on a beaucoup écrit sur cette aérolithe, qui a inspiré un poëme tout entier à Sébastien Brandt. On a imaginé l'inscription suivante : *De hoc lapide multi multa, omnes aliquid, nemo satis.*

Sous l'archiduc Maximilien, les jésuites formèrent un collège à Ensisheim ; il y avait encore d'autres maisons religieuses, entre autres le plus ancien couvent de capucins de la province. Il n'y a plus aujourd'hui qu'une immense maison de détention. Cette ville jouissait du droit de battre monnaie, et à cet effet on y

apportait l'argent des mines de Rosemont. Quant à la prévôté, elle fut conférée par nos rois à la famille des Madrys, puis à celle de Pescheris, enfin à M. de Cointet.

Rulisheim et Ungersheim, appartenant d'abord à la maison d'Autriche, ont passé, on ne sait comment, sous la dépendance immédiate de la ville. Les annales de Colmar, sous l'année 1220, nous apprennent que Cesto, qualifié de *miles*, après avoir démoli à Ungersheim la tour d'une chapelle, y construisit un château. Nous n'avons d'autre raison de faire mention ici de ceux d'Oberherkheim et de Niederherkheim que leur proximité. Ces fiefs d'Autriche avaient été conférés aux barons de Hatstadt, qui cependant tenaient de Murbach la moitié du second. Ils avaient pour sous-feudataires les nobles de Heringheim, éteints en 1573. Les Schauenbourg, successeurs des Hatstadt, y bâtirent un château moderne, qui est aujourd'hui démoli. Il ne reste plus qu'une aile de celui d'Oberherkheim, qui était l'un des plus beaux de l'Alsace et qu'on devait à la magnificence de M. de Klinglin, préteur royal à Strasbourg.

On a donné à un jésuite d'Ensisheim le titre d'Horace des Allemands. Ses poésies latines ont été distinguées par les récompenses du souverain pontife et vantées par le célèbre Herder : ce jésuite est Jacques Balde, né en 1603. Les œuvres de cet auteur ont paru à Cologne en 1660; on les a réimprimées en 1805, et les Allemands les ont traduites avec soin. Il mourut à Nuremberg en 1668. Ensisheim a encore vu naître Henri Sapper, qui fut abbé de Lucelles, et rédigea une espèce de chronique, et François Spener, qui, en 1726, publia un écrit intitulé : *Magnus Hugo Grotius in Vitriario parvus*.

OTTMARSHEIM, ROUTES, VILLES ROMAINES.

On répète assez communément que l'église octogone d'Ottmarsheim est un temple de Mars, et l'on veut même que ce nom soit dérivé de celui de ce dieu; enfin, on va plus loin, on y mêle Othon et l'on en fait *Othonis Martis templum*. Cependant, et par malheur pour les étymologistes, le fondateur de l'abbaye de Saint-Gall s'appelait Othmar et possédait ici même des terres et des droits assez étendus dès le 8.^e siècle, en sorte que cette décomposition du mot, outre qu'elle n'est pas très-latine, souffre une espèce de démenti de la part de faits historiques non contestés. Ceci ne porte aucun préjudice à l'antiquité de l'édifice; nous allons nous occuper de le décrire.

Le temple est un octogone dont le circuit extérieur a cent quatre-vingt-douze pieds; l'intérieur, ou octogone inscrit, laisse entre les murailles d'enceinte et ses piliers une galerie voûtée, assez semblable aux bas-côtés d'une église : elle n'est haute que de quatorze pieds. Il n'y a qu'une porte à l'occident; l'on entre par une espèce de vestibule ou *pronaos*. Des escaliers sont pratiqués dans l'épaisseur même du mur, et conduisent à une galerie octogone, qui est l'étage supérieur et qui ouvre sur l'église huit grands arcs à plein cintre de vingt-deux pieds d'élévation. On y voit une multitude de colonnes, c'est-à-dire, qu'il y en a dans